

**Mémorial**  
**de**  
**Saint-Cloud**  
**1967**

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE  
DES ANCIENS ÉLÈVES  
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD  
(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud d'Avril 1967)

## SOMMAIRE

Camille NICOLAS (1897 Sciences) .....	3
Henri BESSEIGE (1906 Lettres) .....	6
André FERRÉ (1920 Lettres) .....	11
Fernand BLATIÈRE (1923 Lettres) .....	14
André HICKEL (1931 Elève-Inspecteur) .....	18
Louis DANIEL (1933 Sciences) .....	23
Joseph SAUNAL (1937 Lettres) .....	25
Camille COURTIN (1944 Sciences) .....	30

# Camille NICOLAS

(1874-1966)

Promotion 1897 (Sciences)

**U**N des plus anciens de notre Amicale vient de disparaître à 92 ans, après une vie bien remplie et trente années de retraite administrative. Pour beaucoup de camarades entrés à St-Cloud entre 1922 et 1937, son nom restera toujours lié au souvenir d'une préparation au difficile Concours dans une atmosphère de travail et de stricte discipline en 4<sup>e</sup> année de l'Ecole Normale de Versailles.

Camille Nicolas est né le 7 août 1874 à Morfontaine (Meurthe-et-Moselle), de parents modestes : boulangers-cultivateurs, et ses vacances se passaient à aider à la maison paternelle et à assurer les distributions de pain dans les villages voisins. N'est-ce pas ainsi d'ailleurs qu'il devait rencontrer celle qui deviendra son épouse et qui saura lui apporter une aide précieuse et efficace dans toute son action ?

Dans ce petit pays, il n'y avait pas de préparation organisée à l'Ecole Normale, mais son instituteur, M. Martouset, auquel il vouera toujours une profonde reconnaissance, avait reconnu son intelligence et ses capacités. Il sut l'encourager, le guider, et le travail personnel fit le reste : il entra en 1890 à l'Ecole Normale de Nancy pour en sortir en 1893. premier de sa promotion.

Il est instituteur en Meurthe-et-Moselle, fait son service militaire, mais, encore seul, il prépare le Concours d'Entrée à St-Cloud où il est admis en 1897.

A la sortie de l'Ecole, il est nommé professeur à l'Ecole Primaire Supérieure d'Orléans. Il se marie dans cette ville en 1901 et une petite fille vient, en 1903, égayer le foyer du jeune professeur. Cependant l'Administration l'attire. Il prépare — toujours seul — le Concours d'Inspection Primaire. Il est reçu premier et il est nommé en 1903 à Châteaubriant et en 1906 à Vouziers.

En 1909 il est nommé à la direction de l'Ecole Normale de Gap. Il se plaît énormément dans cette ville, car il aime le caractère rude des élèves avec lesquels il fait des excursions en montagne pendant les longues saisons d'hiver.

En 1912 il prend la direction de l'Ecole Normale de Bourges. Un fils naît en 1916.

En février 1921, le décès de M. Bremond rend vacant le poste de Directeur de l'Ecole Normale de Versailles et c'est l'Inspecteur d'Académie, M. Ferrand, qui avait su apprécier le jeune professeur d'Orléans — vingt ans auparavant — qui appelle M. Nicolas à la tête de cet important établissement ; et c'est là, véritablement, que jusqu'à sa retraite en 1937, il donnera sa mesure et comme Directeur et comme remarquable Professeur de Mathématiques dans la 4<sup>e</sup> année Sciences qu'il développera considérablement.

Pour les élèves-maîtres des trois années, il est un Directeur craint et respecté. Il veut que sa maison soit un foyer de travail, d'ordre et de discipline, toutes vertus qu'il avait le droit d'exiger car il les pratiquait lui-même. Maintes fois il passait dans les études matinales pour vérifier que chacun était à sa place et préparait son travail de la journée. Chaque dimanche, avant la sortie, il y avait réunion générale des promotions et c'était pour lui l'occasion de commenter les faits et gestes de la semaine, de distribuer félicitations, encouragements ou blâmes.

Avant de nous donner le droit de franchir la porte, il passait fréquemment lui-même l'inspection de la tenue : il n'y avait plus d'uniforme, mais il considérait que nous devions à nous-mêmes et à l'Ecole que nous représentions de bannir toute apparence de négligé vestimentaire et d'avoir une tenue correcte : col dur de l'époque... souliers bien cirés... chapeau... cheveux courts et peignés naturellement... Le soir il était toujours là pour vérifier que la rentrée se faisait à l'heure et dans l'ordre. Sa présence montrait, sans nul besoin de discours, qu'il fallait de nouveau songer à une semaine studieuse.

Inversement, il se faisait une haute idée des responsabilités de l'Ecole Normale envers ses élèves. Il punit sévèrement un élève qui, un peu souffrant, avait cependant demandé à participer à la sortie et était resté à se soigner chez lui. Il avait vu dans son comportement une défiance envers les soins qu'il aurait pu — et dû — recevoir à l'Ecole.

Comme ce temps paraît lointain maintenant... Une discipline aussi ferme ne risquait-elle pas d'étouffer la personnalité ? Je laisserai à plus compétent que moi le soin d'en

discuter, mais il faut reconnaître qu'elle a contribué à former des générations d'instituteurs sérieux et travailleurs, pénétrés de leur mission et qui gardaient tous à leur ancien Directeur, une respectueuse et affectueuse reconnaissance.

M. Nicolas était très attaché aux deux sections de 4<sup>e</sup> année, Lettres et Sciences, qui préparaient au Concours d'entrée à St-Cloud. Déjà il aidait les élèves de troisième année désireux de passer le concours permettant d'entrer en 4<sup>e</sup> année Sciences, en leur donnant bénévolement des cours de mathématiques qui les mettaient rapidement au niveau désiré. Il savait combien le travail solitaire est ardu et il faisait pour nous ce que M. Martouset avait fait jadis pour lui. Ne sommes-nous pas nombreux à lui être redevables de ce premier succès vers St-Cloud ?

En 4<sup>e</sup> année, si la discipline était un peu plus libérale, elle restait cependant vigilante pour nous placer dans les meilleures conditions de succès et éviter les lassitudes et les découragements que l'étude et l'assimilation d'un vaste programme auraient pu entraîner. Ses cours de Mathématiques, ses séances d'exercices si vivement enlevés contribuaient à nous donner une méthode et une rigueur qui nous manquaient et comptaient énormément dans le succès final.

L'effervescence causée par les événements de 1936 ne pouvait guère lui plaire et il prit sa retraite en juillet 1937. Il se retira à Versailles, dans une villa contiguë à celle de sa fille. Il aimait retrouver au hasard des promenades ses anciens élèves et, avec une mémoire étonnante qu'il garda jusqu'à la fin, il replaçait chacun dans son époque et même sa promotion, et c'était alors une longue et agréable promenade parmi les souvenirs anciens.

Un stupide accident lui avait fait perdre un œil en 1943, mais il resta pendant très longtemps alerte et vigoureux, cultivant lui-même son jardin. Il avait eu la douleur de perdre son épouse en 1959.

Il vieillit ainsi paisiblement, entouré de l'affection de ses enfants et de ses onze petits-enfants. Mais le cœur faiblissait cependant et il s'est éteint, presque subitement, le 26 juin 1966.

Il repose en terre lorraine à Haucourt-Moulaine (Meurthe-et-Moselle). Tous les élèves qu'il a formés, tous ceux à qui il a donné tant d'exemples de droiture, d'honnêteté morale et intellectuelle, ne l'oublieront jamais et il vivra dans leur souvenir. Puisse cette pensée alléger la douleur de sa fille, de son fils et de ses petits-enfants.

H. LE QUERE.

# Henri BESSEIGE

(1887-1967)

Promotion 1906 (Lettres)

« Il n'y a qu'un moyen de faire supporter la vieillesse, c'est la gloire et une âme ardente ; alors elle vaut peut-être mieux que la jeunesse. » (STENDHAL.)

**19** janvier 1887-11 janvier 1967. Entre ces deux dates s'inscrit, non pas, comme on pourrait le croire tout d'abord, une vie harmonieusement partagée entre les trois états traditionnels : jeunesse, maturité, vieillesse, mais une enfance extraordinairement longue, placée tout entière sous le signe de la musique (au sens où l'entendaient les Anciens qui est, à proprement parler, le commerce avec les Muses).

Né à Montceau-les-Mines, au cœur du « Pays Noir » qu'il n'a jamais cessé d'aimer et de célébrer, fils d'un entrepreneur de construction trop tôt disparu et d'une mère institutrice qui comptera trente-deux années d'apostolat laïque au même lieu, Henri Besseige devait, comme ses aînés Pierre et Paul, passer successivement par l'Ecole Primaire Supérieure de Montceau, le lycée de Mâcon et le Collège Chaptal à Paris. Bachelier ès-lettres (philosophie), il entre — trois ans après Pierre — à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.

Entre son départ de Chaptal et son admission à Saint-Cloud, devant son appel sous les drapeaux, il avait été incorporé au 56<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie et « renvoyé dans ses foyers », le 16 septembre 1906, avec les galons de caporal...

On était alors, faut-il le rappeler, en pleine crise internationale (voyage de Guillaume II à Tanger, proclamation de la Charte d'Amiens par la C. G. T.).

A sa sortie de Saint-Cloud, Henri Besseige est nommé professeur de Lettres à l'Ecole Normale de Poitiers, poste qu'il occupera jusqu'à la guerre. Rappelé à l'activité militaire le 3 août 1914, il est blessé le 22 janvier 1915 à Pont-à-Mousson par un éclat de schrapnell, participe aux opérations dans les Balkans et rentre à nouveau « dans ses foyers » le 2 juin 1919, titulaire des Croix de Guerre française et roumaine. Cette fois l'expression « dans ses foyers » prend tout son sens puisqu'il a, entre temps, épousé — le 19 juin 1917 — Renée Favart, sa cadette de douze ans, qu'il avait connue à Poitiers neuf années auparavant.

Ayant satisfait aux épreuves du Certificat d'Aptitude à l'Inspection Primaire, Henri Besseige est nommé Inspecteur des Ecoles à Mirecourt, de 1919 à 1922 et, de là, successivement Directeur des Ecoles Normales d'Instituteurs à Chaumont (1922 à 1927), Châlons-sur-Marne (1927 à 1932) et Lyon (1932 à 1937) avant de devenir Inspecteur d'Académie au Puy (1937 à 1945).

Officier d'Académie en 1920, Officier de l'Instruction Publique en 1926, Chevalier de la Légion d'Honneur à titre militaire en 1933, Capitaine de Réserve en 1934, Henri Besseige devait connaître une seconde mobilisation : rappelé à l'activité militaire le 25 août 1939 et affecté au Service Spécial de Contrôle postal à Lyon (ô Anastasie !), il sera démobilisé après la débâcle, le 17 juillet 1940. Il est, enfin, admis à faire valoir ses droits à la retraite, le 29 août 1945. C'est à ce moment que commence — si l'on veut — sa troisième jeunesse...

A la Libération, étant nommé Commissaire de la République à Strasbourg, je l'attache à mon cabinet pour y diriger les affaires culturelles dans les deux départements rhénans. Henri Besseige donne à ce titre, à l'Université Alsacienne, des conférences sous les auspices de l'Alliance Française. L'Exposition Internationale du Livre et des Arts Graphiques de 1947, dont il fut l'actif Commissaire Général, fêta brillamment et de façon émouvante la patrie retrouvée.

A partir de 1952, Henri Besseige commence à rassembler ses souvenirs... et ses rêves. Il donne coup sur coup « Au Pays Noir » (1952), « Je suis homme » (1955), « Bonjour Vieillesse » (1958). Il s'est installé à Neuilly et entreprend, à la demande du Cercle Edouard-Herriot, de faire revivre la figure

historique de l'ancien Maire de Lyon : « Herriot parmi nous » (1960) lui vaut, dès sa parution, des éloges flatteurs que couronne, en 1961, le prix Broqueville.

Lauréat de l'Académie Française, Henri Besseige ne se repose pas pour autant sur ses lauriers, pas plus qu'il ne s'illusionne, du reste, sur la vanité des gloires littéraires.

Sa santé très affectée depuis 1958 lui cause des soucis grandissants, en même temps que s'abattent en série les deuils les plus cruels. En novembre 1966, le réveil d'une vieille bronchite le cloue au lit, d'où il ne se relèvera plus. Henri Besseige est décédé le 11 janvier 1967 à l'Hôpital de la Cité Universitaire ; il allait avoir 80 ans.

Telle fut sa vie. Quel fut l'homme ? Son œuvre nous le révèle. Son œuvre pédagogique d'abord, son œuvre littéraire ensuite.

Si, comme l'a prétendu le poète anglais Wordsworth, « l'Enfant est le père de l'Homme », il est aisé de découvrir, dès l'enfance d'Henri Besseige, les traits dominants de son caractère : ne doit-il pas son extrême douceur au fait d'être né et d'avoir grandi dans une école de filles sous la tendre autorité d'une mère admirable ? Ne doit-il pas son amour du travail à la jeunesse laborieuse que lui imposait une situation matérielle à tout le moins difficile ? Ne doit-il pas à l'atmosphère familiale — particulièrement à l'extraordinaire communion fraternelle qui ne s'est déliée qu'avec la mort — ce don de sympathie qui, tout au long de sa vie, l'a attaché à ses maîtres, puis à ses disciples ?

Cette vie exemplaire fait corps avec l'œuvre, elle aura été une perpétuelle enfance et un perpétuel enfantement.

« Tout ce qu'il peut y avoir en moi de sincère se trouve dans « *Enfantines* » (inédit). Au fond, je crois que je n'ai jamais cessé d'être un enfant. Les petits enfants, encore aujourd'hui, m'intéressent plus que les grandes personnes, et je me sens plus à l'aise avec mon filleul — 10 ans — qu'avec un agrégé de l'Université. »

Mais les pages les plus révélatrices de l'âme d'un poète ne sont pas forcément celles qu'il a livrées au public. Poète, Henri Besseige l'a été dans toute l'acception du terme. Poète : celui qui crée. C'était un de ses maîtres-mots. Il revient fréquemment sous sa plume, tant dans son œuvre imprimée que dans sa correspondance intime. Mais toute création procède nécessairement d'un rêve ou d'un idéal. Besseige fut par excellence un rêveur, un peseur de rêves et son idéal tient dans ce seul mot : justice.

Plus qu'un pédagogue, Henri Besseige fut un « éveilleur » hors de pair.

Son affection native pour la jeunesse ne l'a pas pour autant aveuglé sur la crise qui, après la deuxième guerre mondiale, a marqué la génération montante. Les tendances nouvelles ne le laissent pas indifférent. Toutefois, la lecture des jeunes poètes le dérouta et il s'en explique dans une lettre adressée à l'un de ses disciples :

« Le plus souvent je n'y entends rien, et ne m'en étonne pas. Ce qui est plus grave, c'est que je ne me sente pas **touché** ; qu'on ne m'offre ni à **aimer** ni à **imaginer**, rien même à **rêver** ; que j'aie l'impression d'assister à un jeu dont on a oublié de me donner les règles... Rien à mettre en commun entre ces poètes et moi. — Comme d'ailleurs entre les peintres abstraits et moi encore. »

Au fond, et l'on retrouve là l'auteur d'anthologies classiques, Henri Besseige croyait, avec Alain, à la vertu de la lente lecture réfléchie, voire de la copie matérielle des textes. « Penser, bien souvent, n'a pas été pour moi autre chose que répondre aux incitations venant des pages annotées ».

\*  
\*\*

De même que l'idée de justice a toujours été au centre de son enseignement, deux thèmes se partagent son esprit, deux thèmes contradictoires en apparence et dont il réussit à opérer, par la seule magie de sa bonté foncière, une synthèse qui pourrait surprendre de la part d'un incroyant : le jeu de l'espoir et de la mort l'introduit à une douceur émouvante, à une sérénité qui force le respect, l'admiration.

Nulle angoisse métaphysique chez cet homme juste, tout au plus une certaine interrogation. Existe-t-il seulement une frontière entre la vie et la mort ?

L'espoir — « l'espoir qui luit comme un brin de paille dans l'étable » — illumine tant de ses écrits qu'on est bien forcé de s'incliner devant ce mystère. « Et si la réalité était un rêve d'où la mort nous réveillerait ? »

Henri Besseige laisse une œuvre importante et je crois savoir que se trouve quelque part un dossier où gisent, depuis quarante ans pour quelques-unes, des poésies d'une exquise fraîcheur d'inspiration et d'une facture résolument classique.

De même qu'il existe encore de lui un roman tout aussi inédit qu'eût aimé le Grand Meaulnes. C'est le roman de

trois adolescents d'autrefois (1900-1905) où l'auteur a essayé de « faire passer un peu de la douceur et de l'acidité d'Avril ».

D'une lettre adressée à son disciple et ami, M. Eugène Mer-ser, à qui je dois le meilleur de cette biographie, j'extrait à ce sujet le passage suivant : « Ce manuscrit enrichira la collection, déjà abondante, de mes pages perdues. Je ne m'en veux pas de l'avoir écrit : il m'a bien occupé pendant des mois et cette plongée dans mon passé a été, durant le temps où je l'ai revécu, une vraie fontaine de Jouvence. »

C'est sur ce mot de Jouvence que je conclurai l'hommage rendu à la mémoire de mon ami, Henri Besseige.

Emile BOLLAERT.

Président de la Mission Laïque française.

## André FERRÉ

(1899-1966)

Promotion 1920 (Lettres)

**P**ENDANT l'année qui précéda la dernière guerre, je manquais rarement, après mon cours du matin à Saint-Cloud, de passer dans le bureau de M. Auriac. Je venais chercher un peu de réconfort auprès de l'homme le plus noble et le plus sage que j'aie jamais rencontré. Un jour que nous parlions de Proust pour faire diversion à nos angoisses, comme je lui confiais mon rêve d'établir sur les manuscrits le texte de son œuvre, il me demanda si je connaissais André Ferré qui venait de consacrer une thèse à la « géographie de Marcel Proust ». Cette thèse, il l'avait dédiée à M. Auriac lui-même. Ancien « cloutier », Ferré dirigeait alors l'Ecole Normale d'Orléans, celle dont les élèves, « hussards noirs de la République » avaient été, vers 1880, les premiers maîtres de Charles Péguy. Je lui écrivis. Il m'envoya sa thèse. Nous devînmes des amis, et lorsque Mme Mante Proust décida de m'ouvrir ses archives, c'est tout naturellement vers lui que je me tournai : je ne me serais pas engagé dans une tâche que je prévoyais longue et difficile, si ce proustien pénétrant et d'une sûre information ne m'eût apporté son concours.

Dans la grande peine que me cause la disparition du compagnon avec qui j'ai vécu de si bonnes heures de travail, de confiance et d'enjouement, j'éprouve une triste consolation à penser que sans Oscar Auriac je n'aurais peut-être jamais connu André Ferré, et à les sentir unis dans mon souvenir et dans mon affection.

Comme professeur, puis directeur d'Ecole Normale, comme inspecteur en province et à Paris, André Ferré a fait preuve

d'une étendue et d'une diversité de savoir, d'un esprit de justice et de bienveillance, d'un dévouement et d'une générosité dont ses collègues et ses anciens élèves se plaisent à témoigner. Il a publié sur bien des problèmes de psychologie pédagogique des ouvrages et des articles pleins d'expérience. On sait enfin avec quelle faveur ont été accueillis ses manuels de français, de géographie et d'histoire. Mais je veux seulement évoquer ici l'homme que j'ai connu au cours de ces journées où nous nous penchions, armés l'un et l'autre d'une loupe, sur les « épreuves » de Proust, sur ces « paperoles » aux bords dentelés dont parlait Françoise, ou sur l'écran du microlecteur.

Bien que je me pique d'exactitude, quel que fût le lieu de nos rendez-vous, à la Bibliothèque nationale ou à la N. R. F., rue Sébastien-Bottin, j'étais sûr que Ferré y arriverait avant moi. Il en a été ainsi jusqu'à ces tout derniers temps. Il s'était passionné, en effet, pour le projet que nous avions formé récemment de faire suivre d'un quatrième tome de « Mélanges » notre édition d'**A la recherche du temps perdu**. Les manuscrits des œuvres que Proust a laissées inédites sont maintenant à la Nationale, admirablement classés par Mme Callu. C'est elle qui nous remettait, chaque jour, les documents que nous nous proposons d'étudier. André Ferré avait eu, il y a quelques années, un avertissement cardiaque. Mais les soins dont il était entouré, la vigilance surtout de Mme Ferré qui se consacrait à lui tout entière, avaient, semblait-il, écarté le danger. Sans doute se fatiguait-il plus vite qu'autrefois : son visage pâlisait alors, et j'insistais pour qu'il consentît à remettre au lendemain la suite de nos recherches. A cela près, son ardeur demeurait intacte. Plus que jamais, le travail était pour lui un besoin. Il eût souffert, même dans sa santé, d'une vie moins active. Tandis que nous explorions les cahiers, couverts d'une écriture à peine formée, où des passages de ce qu'on a cru pouvoir appeler **Contre Sainte-Beuve** se trouvent mêlés inextricablement à des ébauches de **Swann**, toutes proches parfois du texte définitif, bien des problèmes se posaient à notre esprit. Pour essayer de les éclaircir, Ferré faisait preuve d'une mémoire aussi sûre et d'un aussi ferme jugement que quinze ans plus tôt, lorsque nous comparions au manuscrit de la **Prisonnière** et de la **Fugitive** le texte infidèle de l'édition.

Les souffrances physiques n'avaient altéré en rien son égalité d'âme ; ou plutôt, car il avait au plus haut degré la pudeur de ses sentiments intimes, quoi qu'il lui advînt, son visage savait garder une entière sérénité. Il n'élevait jamais

la voix. Il avait l'accent agréable des provinces de l'Ouest où il était né. Rares étaient les moments où son visage aux traits purs ne s'éclairait pas d'un sourire. Il y avait quelque chose d'harmonieux dans sa nature physique et morale. Ses amis savent la place que la musique tenait dans sa vie.

Le 28 décembre dernier, alors que j'étais en Provence, il partit de chez lui pour la rue de Richelieu après son repas de midi. Il donna à Mme Ferré l'assurance qu'il ne ressentait aucune fatigue. Arrivé à la Nationale, il monta l'escalier qui mène au département des manuscrits, demanda à Mme Callu les cahiers de Proust dont il voulait poursuivre le déchiffrement : mais, à peine assis à la table de la Réserve, il s'affaissa. Deux médecins se trouvaient dans la salle ; ils accoururent ; rien ne put le ranimer.

C'est en parcourant **le Monde** dans une rue de la Ciotat que j'appris sa mort à laquelle je ne voulais pas croire. Quelques jours plus tard, à Paris où j'étais rentré, m'arriva une lettre qu'on me retournait de Provence et sur laquelle je reconnus son écriture. Il l'avait écrite dans la matinée du 28 décembre, deux ou trois heures avant sa fin. Il me parlait de ses projets avec entrain et bonne humeur. Proust a traduit dans **La Fugitive** l'impression de vertige qu'on éprouve à recevoir une lettre de celui dont on pleure la mort.

Je ne peux m'empêcher de penser que l'Université à laquelle André Ferré avait voué sa vie, n'a pas été pour lui une « alme mère ». Des promesses lui avaient été faites qui n'ont jamais été tenues. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il s'en soit jamais plaint. Ce n'est pas du dehors que lui venaient ses meilleures joies.

Ses travaux, la richesse de sa culture, cette discrétion et cette délicatesse qui lui étaient propres, lui avaient valu de fortes amitiés. Les maîtres qu'il visitait dans leur classe vénéraient ce chef juste et bon. Un lettré aussi subtil qu'Henri Mondor n'avait cessé de lui témoigner une estime affectueuse.

Quelque œuvre qu'il entreprît, il s'y donnait tout entier. Son dévouement égalait sa modestie. Jamais il n'était satisfait de lui-même.

L'Université est en train de changer de visage. Puisse-t-elle ne pas changer d'âme ! Pour les tâches qui l'attendent, c'est d'hommes comme André Ferré qu'elle aura besoin.

Pierre CLARAC.

## Fernand BLATIERE

(1900-1966)

Promotion 1923 (Lettres)

**L**A mort de Fernand Blatière met un terme douloureux à des rapports cordiaux et confiants qui duraient depuis quarante-quatre ans. Si j'évoque le visage, les expressions, les attitudes de l'ami qui vient de disparaître je fais revivre des périodes privilégiées de mon propre passé.

Je revois d'abord l'intimidant élève de 4<sup>e</sup> année qui préparait le Concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud dans la classe spéciale de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Lyon. Normalien de première année, je me tenais à distance respectueuse d'un aîné qui m'inspirait une vive admiration. N'eût été ma réserve excessive, j'aurais certainement pu lier amitié avec le futur « cloutier », qui était très abordable, mais je me contentais, dans ma seizième année, de rêver au destin hors série de ce camarade prestigieux.

Nous nous sommes retrouvés quinze années plus tard dans le même département du Massif Central. M. Blatière abordait la carrière de Directeur d'Ecole Normale tandis que je débutais dans les fonctions d'Inspecteur Primaire. Tout nous rapprochait alors dans le très modeste chef-lieu de la Lozère : fonctions et vocations très voisines, similitude des vies familiales, présence de tout jeunes enfants dans les deux foyers. Mais une sorte de malice du sort nous sépara au bout d'une année, les hasards des mutations m'ayant affecté à une autre ville du Massif Central peu de temps avant la guerre.

Un nouveau bond dans le temps et voici que les circonstances favorisent une nouvelle rencontre. En 1956 l'un de mes fils est admis à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Montpellier

dans la classe de préparation du Concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il sera, dans cette classe, le condisciple et l'ami du propre fils de M. et de Mme Blatière. Il nous fera mieux connaître encore les éminentes qualités humaines et professionnelles de notre ami. J'ai su que le Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Montpellier aimait et appréciait mon fils. On voudra donc bien ne pas s'étonner que l'ancien élève de M. Blatière exprime, lui aussi, les sentiments d'affection et d'admiration qui le liaient au disparu.

Né à Aigues-Vives au début du siècle, Fernand Blatière n'a pas seize ans quand il entre à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Nîmes. Trois ans plus tard, il quitte la blouse de normalien pour revêtir l'uniforme du soldat. Il reste mobilisé pendant quatre ans, de 1918 à 1922. Dès son retour à la vie civile, il reprend ses études et prépare à Lyon le Concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Admis à l'Ecole Normale Supérieure dès son premier essai, il en sort deux années plus tard avec le Professorat des Ecoles Normales (Lettres, Histoire et Géographie).

Nommé à l'Ecole Primaire Supérieure de Limoux à sa sortie de Saint-Cloud, Fernand Blatière restera dans ce poste pendant huit ans, de 1925 à 1933. Ayant obtenu en 1932 le Certificat d'Aptitude à l'Inspection des Ecoles Primaires et à la Direction des Ecoles Normales, il débute dans les fonctions d'Inspecteur Primaire en 1933. Il exerce ces fonctions d'abord à Marvejols, en Lozère, puis à Bédarieux, dans l'Hérault. En octobre 1937, il revient en Lozère mais, cette fois, en qualité de Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Mende. Il occupera ce poste jusqu'au 31 octobre 1941, c'est-à-dire jusqu'à la suppression pure et simple des Ecoles Normales Primaires. La décision du Gouvernement de Vichy renvoie notre ami aux fonctions d'Inspection de 1941 à 1945. On lui confie la circonscription de Carcassonne de 1941 à 1944, puis celle de Toulouse de mai 1944 à septembre 1945.

La vocation du Directeur l'emportant décidément sur celle de l'Inspecteur, Fernand Blatière reprend dès octobre 1945 des fonctions pour lesquelles il est admirablement doué : il est nommé Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Montpellier.

C'est à ce poste important que M. Blatière consacra les quatorze dernières années de sa carrière universitaire. Il ne m'a pas été donné de connaître de près l'œuvre accomplie par notre ami dans cette Ecole Normale. Mais j'ai pu deviner

par maints témoignages tout ce que ce bel établissement devait à l'administrateur avisé et tenace qui l'anima et le soutint, année après année, de sa présence vigilante et de son dévouement sans emphase. Le climat moral de la maison était à l'unisson d'une nature qui dissimulait spontanément ses richesses et ses finesses sous le masque d'une ironie souriante. Combien de jeunes esprits ont dû sans doute leur éveil décisif à ce contact avec un Directeur qui alliait avec un rare bonheur des qualités de rigueur et de probité intellectuelles, des vertus de droiture et de modestie et les précieux ornements d'une culture exempte de tout pédantisme.

Fernand Blatière sollicita sa retraite en septembre 1959. Il m'avait confié, lors d'une rencontre en 1957, qu'il retrouverait avec joie, dans son village natal d'Aigues-Vives, ses abeilles et ses pêchers. Au près d'une compagne exemplaire, dans la douceur de l'affection de ses enfants et de l'attachement fidèle de quelques amis fervents, il a mené la vie d'un sage. Il ne devait pas, hélas, jouir longtemps des paisibles satisfactions d'une existence enfin délivrée du joug professionnel. Durant l'automne 1964, cinq ans à peine après son départ de l'Ecole Normale de Montpellier, Fernand Blatière tomba gravement malade. Admirablement soigné, il résista au mal pendant deux années sans que sa courageuse et lucide épouse ait pu s'abandonner longtemps à l'espoir d'une guérison.

Maintenant, hélas, tout est dit ! Fernand Blatière repose dans le cimetière d'Aigues-Vives non loin de ses pêchers et de ses ruches, dans cette terre gardoise chère à son cœur.

Tous ceux qui ont connu M. Blatière — élèves, instituteurs, collègues inspecteurs ou Directeurs, hauts fonctionnaires de l'Education Nationale — ont été sensibles à la distinction et à la profondeur de cette personnalité. Les témoignages d'affection, de reconnaissance, d'estime et d'admiration ont afflué vers Mme Blatière et ses enfants. Si « le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants », Fernand Blatière a un tombeau de choix. Nombreux seront ceux qui garderont le souvenir de cet homme discret, fin, sceptique mais non amer, capable de se dévouer à l'œuvre utile sans l'ombre d'une ostentation.

Abel DÉRIOZ.

M. Blatière a été mon Directeur un an seulement. Il y a de cela dix ans. En dépit du temps écoulé et de la brièveté de mon passage à l'Ecole Normale de Montpellier, je garde de lui une image vivante et fidèle.

Rares sont les hommes qui savent demeurer eux-mêmes tout en assumant leurs fonctions ; M. Batière y parvenait si admirablement qu'il me semblait parfois presque offensant de ne lui donner que son titre officiel : comment ne pas être conquis par la simplicité de son accueil, sa constante modestie, son sourire bienveillant et malicieux ? Il réalisait sans effort apparent ce difficile accord de la douceur et de la fermeté, de la bonhomie et de la réserve.

Mon attachement était fait d'admiration pour sa libéralité, pour son sens de la mesure, pour sa compréhension dont j'avais personnellement le témoignage et que je sentais d'autant plus vraie qu'elle n'excluait pas l'humour.

La différence d'âge et surtout de situation n'autorisait que de vifs sentiments de respect. C'est pourtant un ami que j'ai perdu...

Claude DÉRIOZ.

## André HICKEL

(1900-1966)

Promotion 1931 (Elève-Inspecteur)

Il y a de cela trente-cinq ans. Nous étions six, dans la dernière salle d'études du rez-de-chaussée, pavillon de Valois, salle des « élèves-inspecteurs » : Blanchard, Canac, Hickel, Juif, Saulière, Vernay. Nous préparions le C. A. I. P. — le concours de l'Inspection primaire — et à travers lui, la direction d'une Ecole Normale, véritable raison d'être du stage. Tous les matins, nous nous retrouvions. Plusieurs fois par semaine, notre bon maître, Pierre-Félix Pécaut, nous rendait visite. Pipe Jacob et pot à tabac en mains, et le fidèle chien Toby à ses pieds, il s'asseyait sur une chaise, au milieu de nous, et traitait en traits rapides quelque point essentiel de philosophie. « Je vais, disait-il à Goujon, leur distribuer quelques pilules. »

« Sa pensée, a écrit l'un de nous, se formait avec tant de verve, d'allante pénétration, que nous y trouvions une grande joie, nous, les spectateurs, et lui-même tout le premier. Le plus étonnant pour nous, c'était la découverte d'une pensée aussi dépouillée de toute fioriture, et qui ne daignait s'intéresser qu'aux vérités essentielles. Il les enfermait dans des formules déconcertantes d'éclat, à arêtes vives, qu'on ne pouvait plus oublier. Tout cela parfaitement voulu et conscient.

Ce que nous sentions aussi, c'était l'arrière-fonds sérieux sous cette apparence d'un jeu supérieur de l'esprit. S'il savait mieux que personne percer comme des outres vides toutes sortes de fantoches, il respectait religieusement les deux seules choses dignes de respect : la pensée libre et la peine des pauvres hommes. »

Le bon maître reparti, demeurés seuls, une discussion s'élevait entre nous, un peu sans doute pour le plaisir d'argumenter et de débattre, mais aussi parce qu'elle nous fournissait l'occasion d'échanger nos informations, de mettre en forme nos idées et de limer nos cervelles l'une contre les autres.

A cet amical combat, je crois bien que Juif, Vernay et moi-même étions les plus acharnés. Blanchard, auréolé du prestige de celui qui comprend et sait « les mathématiques », ne s'y aventurait guère et nous observait avec curiosité. Saulière, qui rentrait d'une année de bourse à Harvard, s'enveloppait dans cette douce ironie semi-sceptique — qui ne l'a pas empêché de développer par la suite l'action la plus efficace. Seulement, lorsque les combattants cédaient à la lassitude et au sentiment de quelque vanité dans ces joutes ardentes mais confuses, il concluait en quelques mots qui remettaient les choses en place et à distance. Et notre doyen, le cher André Hickel, contemplait ces ébats de jeunes chiens avec l'indulgence souriante du Sage. Parmi nous, à peine trentenaires, abordant à ce milieu de la vie où il faut faire un premier bilan de ses expériences, et parfois des premières meurtrissures, il était — et quoique à peine plus âgé — la vivante figure de la sagesse, de la maturité, de la droiture, de la gentillesse, et comme notre commune référence.

L'après-midi, nous allions visiter les classes, respirer leur odeur, expérimenter ce contact irremplaçable avec leur vie réelle par-delà toutes les théories, sous la conduite de sages Inspecteurs (Bizette, Villatte...) et d'admirables Inspectrices (Mlles Mouflard, Fonteneau) ; ou bien nous nous rendions en Sorbonne, suivre des cours ; et si les sociologues de l'étonnant labyrinthe bâti par Nénot du temps de Jules Grévy, Bouglé, Fauconnet, disciples affadis d'un Durkheimisme déjà sur le déclin, ne nous apportaient pas grand-chose, les psychologues, eux, Henri Delacroix, Henri Wallon, nous donnaient magistralement « l'aliment, le stimulant, le guide ». Nous suivîmes ainsi, notamment, un cours Wallon sur le tonus, ses modalités et contre-tensions, qui tint tout un hiver, et nous émerveilla par sa luxuriance : tant de choses dans le jeu d'un triceps ! Le jeudi, nous retrouvions Henri Wallon, en travaux pratiques, petite troupe, dans une école primaire où prit naissance ce qui devint le département pédagogique de l'Institut de Psychologie de Paris... De celui-là aussi, qui fut vraiment notre maître, nous avons beaucoup appris.

Le stage fini, nous attendîmes le concours, le passâmes tous avec honneur, et nous dispersâmes au hasard de nos

carrières, ne nous écrivant guère (nos vies étaient si pleines !), nous rencontrant de loin en loin, mais gardant en nous ce fonds commun de souvenirs qui scellait, une fois pour toutes, notre amitié.

J'évoque ces vieilles images, parce que c'est à travers elles que revit en moi la figure d'André Hickel ; et aussi parce qu'il les a portées lui aussi toute sa vie et qu'il s'y reportait sans doute comme au symbole d'une jeunesse perdue. Mais puisqu'à présent, le premier des six, il a franchi le dur passage et que sa destinée s'est accomplie, il faut évoquer plus complètement sa figure et dessiner la forme de son itinéraire terrestre.

Il était né le 28 janvier 1900 à Reims. Son père, ouvrier imprimeur-relieur, avait quitté l'Alsace pour ne pas porter l'uniforme allemand. Il fit ses études primaires et primaires supérieures dans sa ville natale, hormis quelques replis pour faits de guerre, puis entra à l'Ecole Normale de Châlons-sur-Marne. Il fit son service militaire, puis alla servir dans la Lorraine retrouvée, à Baerenthal et Fénétrange, en Moselle. Orienté vers les Lettres, l'Histoire et la Géographie, il prépara et obtint une licence d'enseignement à la Faculté des Lettres de Strasbourg et alla enseigner à l'Ecole primaire supérieure de Phalsbourg. C'est de là qu'il fut détaché comme « élève-inspecteur » à St-Cloud. Mais déjà il avait fondé un foyer. Marié en 1926 à Marguerite Mitchel, père d'un garçon né en 1928, il portait avec lui une large expérience.

Inspecteur primaire, il alla exercer à Altkirch, dans cette Alsace vers laquelle l'orientait une atavique fidélité, et, en 1938, on le nomma Directeur d'Ecole Normale, à Commercy. La guerre venue, il servit dans la ligne Maginot, fut fait prisonnier, et utilisé comme interprète dans un camp de transit. Mais au bout d'un certain temps cet homme tranquille faussa compagnie à ses gardiens, et retourna dans la Meuse où on l'employa provisoirement comme Inspecteur primaire à Verdun.

En 1942, on lui confia la Direction de l'Ecole Normale de Douai, l'une des plus lourdes de France. Sans bruit, mais avec une efficacité remarquable, il la maintint, la développa, l'entoura d'un réseau d'œuvres post et péri-scolaires. En 1956 enfin, il accéda aux fonctions d'Inspecteur d'Académie, dans les Ardennes où il mérita bien vite l'estime générale. Mais déjà s'annonçaient les premières misères : une « attaque » le laissa partiellement paralysé d'une jambe et gêné dans l'usage d'un bras. En 1962, il fallut penser à la retraite.

Notre ami se retira à Reims, après une émouvante cérémonie d'adieux. Il était officier de la Légion d'Honneur et Commandeur des Palmes Académiques. Raymond Hickel, son fils, après de solides études d'anglais, professeur de lycée, puis stagiaire-expert au Centre audiovisuel de St-Cloud, puis élève-inspecteur et professeur en mission aux Etats-Unis, manifestait les mêmes vertus et se montrait digne de l'exemple paternel. Un nouveau foyer fut fondé, deux petites filles naquirent. Et enfin le fils fut appelé à prendre en charge, à Molsheim, une circonscription d'Inspecteur primaire, non loin des lieux où avait d'abord servi son père : « Parmi mes institutrices, m'a-t-il écrit, j'ai trois sœurs de Ribeauvillé qui ont dans leurs cahiers de rapports des textes signés A. Hickel et qui me les ont montrés avec émotion et fierté. A plus de 70 ans, elles sont toujours en service actif. » Ainsi se marque une continuité, par-delà les ans et le destin éphémère des individus.

Entre temps, André Hickel avait affronté les épreuves suprêmes. Il rendit d'abord quelques services au Rectorat de la nouvelle Académie en formation. Mais bientôt une nouvelle série d'accidents cérébraux et cardiaques l'obligea à garder la chambre, puis le lit. Le 9 juin 1966, il fut emporté brusquement par une défaillance cardiaque plus grave que les précédentes. Au temple protestant de Reims, un pasteur sut louer comme il fallait celui qui, sa tâche faite, disparaissait discrètement.

« Le bruit ne fait pas de bien ; le bien ne fait pas de bruit » aimait à dire le sévère Jacoulet, qui fut, pendant dix-sept ans, le premier directeur de notre Ecole. Cette formule obsède ma mémoire alors que je rédige ces lignes. Une vie si digne, une carrière si bien accomplie, qui ne dut rien à l'intrigue et à l'art de se faire valoir ; la sévérité d'un climat familial fait de labeur, avec, en arrière-fonds, le souvenir des malheurs de la patrie ; une adolescence encore marquée par les menaces de la guerre ; une tradition de sérieux dans la manière d'aborder la vie, héritage d'une province malmenée et de la gravité protestante ; une tradition pleinement assumée d'attachement aux valeurs laïques, de tolérance et de respect d'autrui, de long combat pacifique pour la justice, l'égalité des chances, la diffusion populaire des lumières ; un homme fidèle, à ses idées et à ses amis, exigeant à l'égard de lui-même jusqu'au scrupule, austère dans sa vie et d'une rigueur morale exemplaire, paisible et attaché par principe à la paix mais qui fit la guerre avec, dit un témoin, « un courage simple et rigoureux » ; et sous cette enveloppe de réserve

et de pudeur, « une sensibilité extrême et d'une profonde résonance » ; c'est tout cela que l'on devine derrière cette rapide description biographique. C'est cela qui fait la valeur d'un homme uniquement préoccupé par le juste accomplissement des tâches qui lui furent confiées, et des responsabilités qui lui échurent.

Le mélancolique faire-part que j'ai sous les yeux met en évidence la parole immortelle, trésor commun de tous les hommes de bonne volonté :

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la Justice, car ils seront rassasiés. »

Hors le service des causes justes, tout ici-bas est vanité. André Hickel nous laisse l'image d'un Juste.

Henri CANAC.

## Louis DANIEL

(1913-1966)

Promotion 1933 (Sciences)

**S**i jamais amitié naquit au premier contact, c'est bien la nôtre. Dès notre première rencontre, en octobre 1933, à Saint-Cloud, nous avons senti tout de suite que nous étions faits pour nous entendre.

Et pour expliquer cette sympathie, nous avons inventé une mythologie qui justifiait l'amitié du fils du petit artisan de campagne breton et du fils de l'ouvrier lorrain.

Nous étions « les grands hommes blonds aux yeux bleus, venus du Nord » — (la taille du plus grand de nous deux ne dépassait pas 1,65 m). Je le traitais de « Cimmérien bon-z-et-vertueux », il me qualifiait « d'Aryen » — surnom qui me resta longtemps.

Et nous affirmions : « Nos ancêtres chantaient dans les tempêtes, riaient dans les églises. »

J'aimais en lui son sens poétique, riche d'inventions parfois un peu folles, mais qui me ravissaient. Qui, dans notre promotion, ne se souvient de « Doux Zéphyr » ?

J'aimais en lui ces idées bouillonnantes, qui se présentaient toutes ensemble et que je retrouve maintenant chez son fils, lui aussi aux yeux clairs, mais beaucoup plus grand que nous.

A la sortie de Saint-Cloud, Daniel retourne dans sa Bretagne, au Collège Moderne de Lamballe.

Pendant la guerre, il est mobilisé comme lieutenant au 71<sup>e</sup> R. I., blessé au combat et décoré de la Croix de Guerre. Ce n'est d'ailleurs qu'après sa mort que j'eus connaissance de cette distinction, que sa modestie m'avait cachée.

Pour notre grand plaisir, il obtint, en 1946, un poste de professeur à l'École Normale d'Angers : Les « grands hommes blonds » se retrouvèrent dans ce merveilleux et difficile pays d'Anjou.

Pendant dix-huit ans, Daniel allait défendre pied à pied l'esprit laïque, avec l'entêtement et le courage des Bretons, et il forma des générations d'instituteurs qui se plaisent à vanter la clarté de son cours de sciences physiques, son dévouement de professeur et sa scrupuleuse conscience professionnelle.

Tout lui souriait : deux beaux enfants vinrent égayer la maison qu'il habitait non loin de la mienne. Mais il s'usait à son travail écrasant. Son irritabilité trahissait sa fatigue et ce fut la catastrophe.

Trois infarctus successifs le clouèrent au lit et firent de ce grand « actif » un médiocre « patient ». Mais il voulait vivre : il avalait ses médicaments selon une périodicité compliquée et avec une précision dans le temps — à la minute près — qui faisait mon admiration.

Il avait gardé son sourire, mais son humour devint plus noir. « Je suis un mort en sursis ! » plaisantait-il.

Trop touché pour pouvoir reprendre son lourd service à l'École Normale d'Angers, il décida de travailler pour le Centre National de Télé-enseignement. Mais la tâche était au-dessus de ses forces. Il corrigeait avec une admirable conscience d'énormes paquets de copies et y consacrait beaucoup de temps. Il se fatiguait.

Impossible de lui faire entendre raison.

Il savait que son cœur le trahirait un jour : aussi avait-il mis en ordre et classé tous ses papiers.

Un dimanche matin, il était en retard de 10 minutes pour le déjeuner : ce n'était pas dans ses habitudes...

Quelques semaines plus tard, il aurait eu la grande satisfaction de voir le succès de ses enfants — pour qui il se faisait beaucoup de soucis — au baccalauréat et à propédeutique.

Nous l'avons mené au cimetière, sans patenôtres, par un beau soleil. L'Anjou, qu'il avait si bien servi, l'a couvert d'un monceau de fleurs.

A quoi bon pleurer. Adieu, Daniel !

Tu t'en souviens : « Nos ancêtres chantaient dans les tempêtes ! »

Jean SPELZ.

## Damien SAUNAL

(1914-1966)

Promotion 1937 (Lettres)

« JE travaille depuis un mois comme un nègre à une besogne mécanique et irritante : ne pas laisser passer sans les repérer les variantes des dix éditions du recueil dont l'étude constitue ma thèse secondaire.

Je suis en bonne forme et compte venir en décembre, voir à Paris MM. Bataillon et Rumeau et aller travailler à Madrid en janvier-février. Je suis à peu près décidé à demander mon détachement au C. N. R. S. pour octobre 1967, afin de finir ma thèse. Je quitterai le Brésil à regret. Mais il faut bien couper les cordons ombilicaux. » C'était la dernière lettre qu'il nous adressait du Brésil (le 11-12-66). Nous attendions donc, entre le 15 et le 20, celle qu'il ne manquait jamais d'envoyer depuis bientôt dix ans pour annoncer son arrivée dans son Boujan natal, et combiner si nous passerions ensemble les fêtes de Noël ou du Jour de l'An.

Et le 22 décembre au soir, un télégramme : « Damien décédé accidentellement. » Cueilli de plein fouet par une voiture roulant à vive allure, il avait été tué sur le coup, alors qu'il traversait la route Béziers-Pézenas à un kilomètre de chez lui. Nous sommes partis pour Boujan, toute affaire cessante, pour dire notre peine et notre sympathie à Mlle Cambal qui veillait sur lui comme sa seconde mère. Son courage d'octogénaire a fait notre admiration, mais on imagine le choc qu'elle a éprouvé, elle qui ne vivait plus que pour Damien. Pas plus qu'elle, nous n'avons pu le revoir. Son cercueil n'a fait qu'une courte halte dans la maison qu'il avait arrangée avec tant de goût, pour en repartir vers l'église et le cimetière de son village où, comme il en avait depuis longtemps exprimé le désir, il repose maintenant.

Or, si nous avons pensé qu'il dût y aller prématurément, ce fut l'an dernier. En octobre 1965, au Brésil, il avait été victime d'un dérapage en voiture. Le choc du volant avait

provoqué une hémorragie interne dont il fut opéré sur place. A peine arrivé en France il devait entrer à l'hôpital, à Montpellier, en décembre 1965, pour y rester cloué de longs mois. Impossible de déterminer d'où provenait une fièvre tenace malgré de constantes et douloureuses perfusions. En mars, coup de théâtre, une infection galopante exige une intervention chirurgicale de plusieurs heures. Alors que nous arrivions à Montpellier pour l'Assemblée de la Société des Hispanistes, à laquelle il s'était réjoui de participer, il se réveillait de la longue anesthésie et restait trois jours entre la vie et la mort. Grâce au dévouement d'un chirurgien miraculeux, trois mois plus tard il était sur pied, en pleine forme, et repartait rejoindre son poste en août. Cette longue épreuve, au cours de laquelle il avait manifesté un cran magnifique, aura donc été vaine pour lui ; pour nous elle souligne l'absurde ou l'implacabilité du Destin qui est venu nous le reprendre quelques semaines plus tard. Il était arrivé chez lui le 19 décembre, pour y mourir le 22.

Nous nous connaissions depuis son entrée à Saint-Cloud, en 1937. A la fin de la guerre, il était aux Relations Culturelles et c'est à lui, comme beaucoup de cloutiers alors, que je dus d'être nommé au Brésil. Nous nous sommes ensuite retrouvés au Portugal, beaucoup plus tard. Il en connaissait tous les paysages, les monuments, les secrets gastronomiques aussi, et initiait cordialement les nouveaux venus à ce qu'il y avait de plus pittoresque, de plus beau, de meilleur. J'en garde un souvenir d'autant plus précieux que je souffrais alors de la même phase de « thésographie » dont il se plaignait dans sa dernière lettre. Malgré son départ au Brésil en 1958, nous nous rencontrions régulièrement. De si longues années de camaraderie puis d'amitié nous avaient permis d'en éprouver la qualité, à travers des épreuves et des joies dont les unes étaient allégées et les autres multipliées d'être subies ou ressenties ensemble, d'un même cœur. Et c'est sans doute à cela qu'on reconnaît la véritable amitié.

P. Rivenc évoquait souvent la ténacité, l'ingéniosité, la cordialité déployées par Saunal pour envoyer en Espagne les premiers cloutiers boursiers d'après guerre. Ses fonctions au CREDIF lui avaient ensuite fait retrouver Saunal de temps à autre. Son installation à Toulouse allait multiplier les rencontres. Rivenc et moi étions étreints de la même angoisse à son chevet de moribond il y a un an. C'est ensemble que nous sommes allés à Boujan le 23 décembre dernier, sachant pourtant que notre camarade, notre ami, ne nous y accueillerait pas ce jour-là. Inutile de dire quel était notre état d'âme.

La brutalité de cette mort absurde rendait douloureuse une amitié à laquelle incombe maintenant le devoir de s'effacer. Car c'est un autre aspect de la vie de Saunal qu'il faut évoquer.

En même temps que sa cordialité et ses qualités de cœur, ce qui frappait aussitôt c'était son intelligence, lucide, brillante. Mais tout cela n'était que dons naturels. Ce que l'on découvrait peu à peu, c'était l'étendue de sa culture et la capacité de travail grâce à laquelle il l'accroissait. On aurait pourtant pu s'y tromper, car il avait une sorte de coquetterie à ne se montrer que rarement en train de travailler, et il avait un tel art de l'exposé qu'il semblait suivre ici une inspiration, là une intuition. Mais sa vie d'étudiant et de professeur offre maint autre motif d'admiration.

Saunal était né d'une famille modeste. Il ne s'en cachait ni ne s'en vantait, et l'attachement qu'il a porté à sa mère devenue veuve a toujours été exemplaire. Il a suivi la filière école communale, école primaire supérieure, école normale d'instituteurs (où il avait laissé un tel souvenir que son ancien Directeur est allé le voir chaque jour à l'hôpital de décembre à juin, l'an dernier), quatrième année, Saint-Cloud. A l'Ecole Normale il avait passé en même temps que le Brevet Supérieur, le Baccalauréat. A Saint-Cloud, il commence une licence-ès-lettres (Espagnol) qu'il achève pendant la guerre. Puis il prépare son Diplôme d'Etudes Supérieures en Sorbonne et l'Agrégation où il est reçu major. Après avoir hésité entre divers sujets de thèse, il attaquait la dernière phase de sa préparation au Doctorat-ès-lettres quand il est mort, et il eût été sans nul doute un maître de l'Hispanisme. Il n'y a pas tellement de carrières universitaires aussi dignes d'estime. Pourtant la sienne n'a pas été sans paradoxes : il n'est entré en Espagne que longtemps après avoir été reçu premier à l'Agrégation... d'espagnol ; il n'a jamais pu être nommé en Espagne mais a vécu longtemps au Portugal et au Brésil ; c'est là qu'il a entrepris ses thèses sur des sujets castillans, en enseignant le français dans une Faculté portugaise puis brésilienne. Et pour avoir retrouvé ensuite quelques-unes de ses étudiantes ou quelques-uns de ses étudiants, là-bas ou ici, nous avons pu mesurer la qualité de son enseignement à leur admiration et à leur attachement. Sans avoir encore été en France, ils parlaient notre langue avec la même pureté que lui parlait la leur, connaissaient et appréciaient notre littérature grâce à lui comme des étudiants français auraient appris à le faire pour l'espagnol s'il avait accepté le poste de Maître-Assistant qu'on lui avait offert

depuis longtemps, ou s'il avait occupé bientôt la chaire à laquelle le doctorat allait lui ouvrir vocation.

S'il le dissimulait sous un air d'esthète, il était au fond d'une grande exigence pour lui-même ; et l'on imagine, puisqu'il en parlait rarement, la quantité de labeur que supposent l'obtention des grades les plus élevés et les succès aux concours les plus difficiles. Jusqu'à son dernier jour, il n'a jamais cessé de travailler. Mais, de même qu'ayant l'esprit de famille le plus poussé il est resté célibataire endurci, de même aucune de ces victoires universitaires, dont il ne tirait pas vanité, ne lui avait apporté son accomplissement. Ses connaissances, sa culture, son goût le portaient toujours vers d'autres objectifs plus difficiles à atteindre ; son appétit de vivre l'empêchait peut-être de se contenter de ce qu'il saurait ; sa sensibilité — protégée pourtant par un bouclier d'ironie — le désarmait et le rendait plus vulnérable que d'autres.

Nul n'a sans doute mieux apprécié ses qualités et sondé son cœur que le Maître auquel Saunal portait tant de reconnaissance et d'admiration, M. le Professeur Marcel Bataillon, Administrateur honoraire du Collège de France. Aussi puis-je me permettre de reproduire quelques extraits de la lettre par laquelle il a répondu à celle qui lui apprenait la mort de notre camarade :

« Et voilà que ce matin, votre lettre du 22 m'arrive en même temps qu'une autre écrite par R. D... le 24 au retour de l'enterrement de Saunal. Hélas, j'aurai donc manqué, par suite de mes absences de l'été, sa dernière visite à Paris, qui m'aurait permis de le revoir sorti d'une très cruelle épreuve physique. »...

« Il avait des dons exceptionnels qui m'avaient frappé dès l'époque du Diplôme d'Etudes Supérieures, et c'est pourquoi j'avais regretté de le voir tant tarder à découvrir son vrai sujet de thèse (en revenant en somme tout près de son point de départ). Moralement, !! m'impressionnait par un air d'inquiétude et d'insatisfaction, et ce quelque chose de « malheureux » que les romantiques imputaient au Destin. Et voilà que son corps, une première fois si gravement endommagé, est bêtement détruit. »

Jean ROCHE.

#### Notes :

La fatalité ayant voulu que ses thèses fussent arrêtées à la phase des fiches et des notes, il ne nous reste que peu

de travaux de Saunal. Nous signalons les plus récents, qui lui avaient immédiatement valu une grande considération :

**Une pseudo-source du Romancero General : Le Ramilhete de Flores.** Mélanges offerts à Marcel Bataillon par les Hispanistes français, Bordeaux, Féret et fils, édit. 1962, p. 644-665.

**Intérêt, source et date de la « Comedia del Molino ».** Bulletin Hispanique, Bordeaux, tome LXV, n. 3-4, juillet-décembre 1963, p. 297-318.

**Une conquête définitive du « Romancero Nuevo » : le romance assonancé.** Mélanges à la mémoire de Jean Sarrailh, Centre de Recherches de l'Institut d'Etudes Hispaniques, Paris, 1966, p. 355-375.

#### Notice :

#### SAUNAL Damien

Né le 27 septembre 1914 à Boujan-sur-Libron (Hérault).

Mort le 22 décembre 1966 à Boujan-sur-Libron également.

Ecole Normale d'Instituteurs de Montpellier.

Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud (1937-1939).

Certificat d'aptitude à l'enseignement des Lettres dans les Collèges Techniques, reçu 1<sup>er</sup> (1937).

Certificat d'aptitude au Professorat dans les Ecoles Normales et les E. P. S., reçu 2<sup>e</sup> (1939).

Licence ès-lettres (Espagnol).

Diplôme d'Etudes Supérieures (Espagnol-Sorbonne).

Agrégation d'Espagnol, reçu 1<sup>er</sup> (1946, alors qu'il était fonctionnaire à la Direction Générale des Relations Culturelles).

Professeur aux Collèges Modernes de Saint-Pons, Toulouse, Montpellier, Paris (J.-B. Say) ; aux Lycées de Perpignan (1-10-48/30-12-48) et Marseille (1-11-57/31-3-1958).

Chef de bureau à la Direction Générale des Relations Culturelles (1-1-1945/10-9-1948). Lecteur à l'Université de Lisbonne et Professeur à l'Institut Français (1-1-1949/31-10-1957).

Professeur à la Faculté de Philosophie de l'Université de Minas Gerais, Belo Horizonte (Brésil), (1-4-1958/22-12-1966).

## Camille COURTIN

(1923-1966)

Promotion 1944 (Sciences)

**L**E 13 décembre 1966, mourait, à Casablanca, Camille Courtin, d'une fin prématurée dont la menace pesait sur lui depuis cinq ans.

C'est au Lycée Faidherbe de Lille, dans la classe préparatoire à Saint-Cloud, que je fis la connaissance de cet élève de l'Ecole Normale de Douai. Il s'imposa immédiatement à nous par sa très vive intelligence et par sa gentillesse, auxquelles il alliait les qualités d'un homme de la campagne, son franc-parler et sa simplicité. Il ne manquait pas de nous entretenir des travaux des champs auxquels, par nécessité, il consacrait une partie de ses vacances.

Il entra à l'Ecole en décembre 1944, peu de temps après la Libération. Malgré un séjour à l'armée au titre de la classe 43, il passe sa licence en deux ans et présente la troisième année le Certificat d'Aptitude à l'Enseignement dans les collèges et un diplôme d'Etudes Supérieures sur la mise au point pour un microscope électronique d'un redresseur dérivé de la soupape de Villard. Ce dernier travail lui vaut l'estime du professeur Grivet et le fait particulièrement remarquer par le professeur Kastler. L'année suivante, en 1948, il est reçu 6<sup>e</sup> à l'Agrégation des Sciences Physiques.

Après des études aussi brillantes et aussi rapides, toutes les ambitions lui sont permises. Mais un concours de circonstances — nomination dans une ville non-universitaire, considérations d'ordre familial, refus d'un poste d'agrégé préparateur à Saint-Cloud où on lui offrait de préparer — en 5 ou 6 ans — une thèse de Chimie, alors que ses goûts personnels le tournaient davantage vers la physique — fera de lui un professeur d'Enseignement Secondaire. Il remplira

son rôle parfaitement, heureux du sort qui lui est fait, mettant à profit ses heures de liberté pour se consacrer à sa vie de famille et à sa culture personnelle.

Nommé en 1948 au Lycée de Valenciennes, il s'impose immédiatement comme un « grand professeur ». Il réunissait en lui toutes les qualités requises : la clarté, la simplicité du langage, le souci du mot juste, l'analyse détaillée de l'événement et cette chaleur humaine qui se dégageait de sa personne et qui était capable d'entraîner les êtres les plus rétifs. Sa collègue du Lycée de Valenciennes me redisait chaque fois que je la rencontrais, combien il avait été apprécié et combien son départ avait été regretté.

Il quitte, en effet, le Lycée Henri-Wallon en octobre 1951, acceptant avec enthousiasme la proposition de la Mission Laïque Française d'enseigner au Lycée d'Alexandrie. C'est une vie nouvelle qui s'ouvre à lui avec la découverte d'horizons nouveaux et celle d'amis qui lui seront parmi les plus chers ; et quand il rentre en France aux vacances, heureux de retrouver son Cambrésis natal, ce sont des discussions passionnées sur l'Égypte, ses paysages lumineux, sa société, l'atmosphère politique du moment, mais aussi les dernières expériences de cours mises au point : leurs conditions de réalisation et de réussite, la façon de les exploiter au maximum. Je reste souvent émerveillé par son souci constant de toujours faire mieux. Mais la vie égyptienne de Courtin est interrompue par le « coup de Suez ». Rapatrié en France en décembre 1956, il est nommé à Cambrai, où il ne restera que deux ans.

Sur sa demande il quitte la France pour le Maroc et enseigne alors à Fès et ce seront là, comme il me le confia plusieurs fois, « les plus belles années de sa vie ». La ville est plus petite qu'Alexandrie. Il en apprécie la beauté, le charme tranquille. Il aime les heures de loisir et de méditation passées dans les magnifiques environs de Fès, les parties de pêche en « oued » ou au bord d'un lac solitaire de montagne, les lectures et conversations amicales à l'ombre des arbres. Sans aucune affectation de romantisme, Courtin aimait la nature : il s'y sentait bien, comme il se sentait bien dans la vie harmonieusement équilibrée qu'il avait su construire pour lui et les siens. A Fès, souvent le soir, il pratique le bridge ; c'est l'occasion pour lui d'élargir le cercle d'amis.

Mais Courtin n'est pas un aimable épicurien. A Fès, comme ailleurs, ses préoccupations professionnelles occupent dans

sa vie une place de choix. Il partage tout d'abord son activité entre le lycée Moulay-Idriss relevant du Ministère Marocain et le lycée de la Mission pour ne se consacrer ensuite qu'à ce dernier. Rapidement, il est connu comme le physicien de Fès et sa renommée s'étend au Maroc tout entier, renommée justifiée par ses qualités intellectuelles mais aussi par sa parfaite intégrité. Sur cette période, je ne peux faire mieux que d'apporter le témoignage de son ami Bernard Spenlehauer :

« Camille Courtin est aujourd'hui honoré, honoré par ses amis, car ses titres de gloire sont discrets. Il n'a pas été un chercheur, lui qui voyait tout si clairement ; il n'a pas été professeur dans l'Enseignement Supérieur, lui qui enseignait à la perfection les choses les plus difficiles. Mais ceux qui l'ont approché garderont longtemps le souvenir de cet être d'élite.

« Je le connus à Rabat, à l'oral du Baccalauréat, puis lors des Commissions du choix des sujets d'examen. Nous devîmes amis et je ne manquais jamais d'aller le voir chez lui, à Fès. En octobre 1965, il vint enseigner au Lycée Lyautey où je l'avais devancé d'une année.

« Ses cours, ses expériences, ses travaux pratiques, étaient, bien qu'il enseignât depuis 18 ans en Math. Elem., toujours minutieusement préparés et faisaient l'admiration de ceux pour lesquels l'enseignement est un art difficile. Tout y était au point, toujours clairement exposé, probant et concis, de façon que le programme fût terminé près d'un mois avant l'examen. Il savait (et il en avait le souci) ouvrir l'esprit des meilleurs qu'il se réjouissait de voir un jour en Spéciales où j'exerçais.

« Nous reconnaissons, mon prédécesseur et moi, les élèves qu'il avait formés. Les Inspecteurs Généraux qui le virent à l'œuvre avaient apprécié ses qualités et l'avaient proposé pour enseigner dans une classe préparatoire. Son état de santé et son sens du devoir (il connaissait l'esprit de responsabilité que nécessite un tel enseignement) lui avaient fait décliner cette offre au moment même où le poste était vacant. Quel maître y eût-il été et quel compagnon de travail !

« Oui, quel maître, car n'était-il pas aussi un des mathématiciens du lycée ? Quel collègue physicien peut s'enorgueillir de faire chaque année le problème de mathématiques du Concours Général, ceux des concours aux Grandes Ecoles ? Car les problèmes de physique ne lui suffisaient pas et pourtant il les faisait, calculs numériques compris.

De l'an dernier, il reste chez lui, les solutions, au propre, des problèmes de la rue d'Ulm, de l'X, de Centrale, des Ponts et Chaussées, etc. et quelles solutions ! Mathématicien, il ne l'était pas superficiellement. Après les « Cagnac-Ramis-Commeau » ses livres de chevet étaient devenus les « Bass ». Durant les vacances dernières, il s'était mis au calcul tensoriel, au calcul booléen...

« Maître, Courtin l'était aussi dans son comportement humain. Il avait le respect de l'homme, de la jeunesse en particulier. Rarement pourtant il jugeait, persuadé qu'il était que chacun œuvrait comme lui. Son étonnement envers celui qui manquait à ses devoirs d'homme, d'enseignant en particulier, était à la mesure de sa colère. Il ne pouvait la lui cacher, qu'il fût ou non son supérieur. Son attitude envers l'autorité étonnait le commun : il acceptait les règles de l'administration sans révolte, mais avec un certain détachement qui n'était ni prétention, ni orgueil : il jugeait une machine, dirigée par un cerveau responsable. Il se considérait d'ailleurs un peu ainsi et sut montrer jusqu'à l'extrême limite comment un cerveau responsable devait pallier les défaillances de la machine humaine. Vivant depuis trois ans avec un seul poumon, ce dernier atteint lui-même par le cancer, il résista jusqu'au bout puisqu'il ne quitta le lycée le 8 décembre que pour le fauteuil où, le 13 décembre, il mourut assis, comme pour échapper plus longtemps à son tragique destin. Le souvenir d'un tel compagnon nous émouvra longtemps. »

En reprenant la parole pour évoquer la vie de notre ami disparu, je ne saurais assez insister sur sa force de caractère qui a fait l'admiration de tous. Pendant ces cinq dernières années, il ne s'est jamais départi de son optimisme fondamental, sachant toujours trouver le côté positif de sa condition. Jamais une plainte sur son état de santé. Il utilisait toujours ses ressources pour profiter du moment présent, se réjouissant de pouvoir trouver dans des occupations intellectuelles un dérivatif au sentiment pénible de voir son activité physique chaque jour plus réduite. Ce qu'il y avait peut-être de plus remarquable dans cette fermeté d'âme, c'était l'absence totale de raideur ; son énergie lui venait de sa santé morale et, plus profondément, de la générosité de sa nature. C'est cette qualité qui fit que jusqu'au bout, il aima la vie, non sans souffrances, mais sans l'ombre d'une amertume. Elle lui permit, malgré les menaces qui pesaient sur sa santé, de faire vivre à sa femme et à ses deux filles, Marie-Christine et Françoise, une vie familiale normale et heureuse. Cette générosité de cœur attirait irrésistiblement la sympathie

de ceux qu'il rencontrait. Ses nombreux amis savent combien ils ont été séduits par la personnalité de Courtin et entraînés par son rire sonore qui exprimait si bien son dynamisme.

Pour supporter l'épreuve de la séparation, c'est encore dans le souvenir de son courage que sa mère, sa femme et ses filles ont puisé la source de leur énergie. Associé à la peine de tous leurs amis, je leur exprime ici toute la tristesse et toute la sympathie que m'inspire la perte d'un homme à qui je portais une fraternelle admiration.

René FOURET.

IMPRIMERIE  
CORBIÈRE ET JUGAIN  
ALENÇON

